This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III A. 398

5621 Pl

L'HEURE

DU BERGER

Tiré à cent exemplaires numérotés, plus deux sur peau vélin.

N° 37

Paris — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

L'HEURE

DU BERGER

ROMAN

DE CL. LE PETIT

NOUVELLE ÉDITION AVEC UN AVANT-PROPOS

PAR PHILOMNESTE JUNIOR

PARIS

CHEZ JULES GAY, ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, 41

1862

TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1963
OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

Nous croyons être agréable aux bibliophiles et aux amateurs de la littérature enjouée du XVIIe siècle en leur offrant l'occasion de faire connaissance avec une production originale et devenue bien difficile à rencontrer.

Il s'agit de l'*Heure du Berger*, livret qui a plusieurs mérites, d'abord celui d'être court (et ce n'est pas à dédaigner), ensuite celui d'être original et amusant. Le savant auteur du *Manuel du Libraire*, dont la sévérité de goût est aussi incontestable que l'érudition, M. J. Ch. Brunet, a fait à cet opuscule l'honneur de le signaler comme une facétie spirituelle en prose et en vers.

Il faut d'ailleurs être indulgent pour ce *Demy-Roman comique ou Roman demy-*

comique, s'il est vrai, comme le prétend l'auteur, que « c'est le travail de deux jours et demy ; » il invoque à cet égard l'irrécusable témoignage de sa servante.

Nous n'avons pas le projet de parler ici de Claude Le Petit, brûlé en place de Grève ; nous lui réservons une notice spéciale. Nous dirons seulement que l'*Heure du Berger*, quoique renfermant quelques *joyeusetez*, quelques images, « se ressentant des lieux que fréquentait l'auteur, » ne doit point cependant effaroucher les gens scrupuleux ; auraient-ils le droit de se montrer plus rigoureux que Sa Majesté Louis XIV qui, le 18 novembre 1661, signait en son conseil, à Fontainebleau, un privilége en faveur de l'éditeur de cette production [1].

---

[1] On peut nous objecter cependant qu'il existe quelques livres à bon droit redoutés des chastes lecteurs et munis de l'approbation officielle. Le *Livret de folastries à Jannot*, 1553, parut avec privilége du Parlement. Le *Recueil des plus excellents vers satyriques de ce temps*, Paris, Antoine Estoc, 1617, contient presque toutes les pièces du *Cabinet satyrique*, et cependant il fut imprimé avec privilége royal. Nous avons eu sous les yeux une édition de l'*Espadon satyrique* de Claude

Le Petit était versé dans la littérature espagnole, ainsi que nous aurons occasion de le démontrer ; c'est à des auteurs espagnols qu'il emprunta l'idée de mêler à sa prose des passages en vers. On remarquera que ces fragments poétiques sont signés Pilette, anagramme de Le Petit. Le voile est transparent.

L'*Heure du Berger* nous offre d'ailleurs quelques détails dignes d'être relevés.

D'abord une dédicace enjouée à un baron hongrois, colonel imaginaire d'un régiment de Visigoths. C'est, nous le croyons, un des premiers exemples de ces épîtres dédicatoires plus ou moins facétieuses, dont la littérature badine du XVIIIe siècle nous offre plusieurs exemples. Nous nous bornerons à rappeler la dédicace des *Mémoires turcs* à made-

---

d'Esternod, Lyon, Jean Lautret, 1626, revêtue de l'approbation de M. de Sauzet, lieutenant civil à Lyon. Nous pourrions multiplier ces indications, mais nous nous arrêterons ici en signalant le singulier motif énoncé en 1631 dans le privilége accordé par le chaste Louis XIII aux cyniques chansons de Gautier Garguille : *de peur que des contrefacteurs ne viennent adjouster quelques autres chansons plus dissolues.*

moiselle Duthé, et celle des *Sonnettes* au serrurier Ledru [1].

Une *Histoire allégorique*, épisode qui remplit le quart environ du livret qui nous occupe, offre la description de la ville de *Somatte*, c'est-à-dire du corps humain. C'est une contre-partie un peu trop téméraire parfois de la célèbre *Carte de Tendre*, et ce système d'allégories se retrouve dans quelques livrets faisant partie des bibliothèques galantes contemporaines de Louis XVI (*Cléon, rhéteur cyrénéen, Description du pays de la Forêt Noire, situé dans la province de Maryland*, etc.)

---

[1] Il est inutile de rappeler à quelle bouffonnerie ce malin serrurier dut sa réputation et sa fortune. Guiard de Servigny, l'auteur du roman en question, s'adresse en ces termes au sieur Ledru : « Je ne vous connais que par l'in« génieuse enseigne qui vous a acquis une ré« putation si brillante et si bien motivée. Toute « l'Europe retentit de votre nom autant que de « vos sonnettes. L'art de les placer vous doit « sa perfection ; par la force de votre génie, « jointe à un grand nombre d'expériences, vous « êtes venu à bout de les placer dans le lieu le « plus difficile. »

La *Carte de la cour,* facétie hardie, qui a été composée à la même époque où écrivait Le Petit, a bien pu suggérer l'idée de l'*Histoire* que nous réimprimons ; c'est le même procédé d'allusions de mauvais goût [1].

Bien peu de critiques ont fait mention de l'*Heure du Berger ;* M. Victor Fournel en a dit quelques mots dans la curieuse *introduction* qu'il a placée en tête de l'édition du *Roman comique* de Scarron, comprise dans la *Bibliothèque elzévirienne*, (Paris, Jannet, 1857, 2 vol.) ; il signale le petit roman qui nous occupe comme un livre burlesque, plein de galimatias et de mauvais goût, mais ne manquant pas cependant d'un certain esprit. Faisant d'ailleurs usage des expressions qu'emploie cet écrivain si versé dans la

---

[1] Cette *Carte de la cour*, qui se rencontre dans quelques anciens libelles satyriques, a été réimprimée, sous le titre de *Carte du pays de Braguerie*, à la fin de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, éditée par M. Boiteau (*Bibliothèque elzévirienne*). M. Paulin Pâris l'a insérée, sous le titre de *Carte du pays des Braquesidraques*, dans le quatrième volume de son excellente édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

connaissance de la littérature comique du XVIIe siècle, nous dirons qu'il faut voir, dans l'œuvre de Le Petit, comme dans quelques autres du même genre, l'alliance de l'élément gaulois à l'influence espagnole alors dans toute sa force ; la protestation du bon sens narquois, de l'esprit positif et railleur, contre les subtilités, les raffinements, l'héroïsme guindé et menteur des *Cyrus*, des *Astrées* et des *Polexandre*, contre le langage faux et les faux sentiments des pastorales.

PH. JR.

L'HEURE
DU
BERGER

DEMY-ROMAN COMIQUE

OU

ROMAN DEMY-COMIQUE

PAR C. LE PETIT

A PARIS
Chez ANTOINE ROBINOT, Md Libraire,
Sur le quay des Augustins, à l'Icare.
M. D. C. LXII

Avec privilege du Roy

on achevoit d'imprimer la dernière feuille de mon livre à Paris en France, a rendu le dernier soupir de sa vie à Buflaw en Silézie, au grand regret de ses créanciers, et au grand plaisir de ses héritiers. De sorte qu'estant maintenant dans un estat, où il a plus besoin de prières que de louanges, et d'epitaphes que de panegiryques : j'ay fait de mon epistre dedicatoire un sacrifice mortuaire à ses manes, et suis présentement sot comme un mousquetaire qui a pris un rat devant le roy (car de dire comme un fondeur qui a fondu sa cloche devant celuy qui l'a fait faire, ce seroit ne servir que d'echo à Scarron qui s'en est servy une fois fort à propos), avec un livre à vendre ou à donner au plus offrant et dernier enchérisseur. J'aurois quazi dessein de chercher ailleurs mon mieux : le monde est si grand qu'il me semble que je n'aurois pas grand'peine à trouver un protecteur vivant qui valut le trépassé et haye au bout. Mais de peur de tomber de fièvre en chaut mal, et de changer mon cheval borgne en un aveugle tout à fait; j'aime mieux me tenir comme je suis, et ne dedier ny moy ny mon livre à personne. Ne vous fachez donc point, messieurs les lecteurs, si vous ne trouvez point icy d'epistre dedicatoire, la Parque vous fachera assez sans cela; vous voyez bien que ce n'est pas

ma faute ; que j'ay fait ce que j'ay pu pour bien faire, et que je ne pouvois pas m'adresser à un seigneur plus qualifié. Mais puisque Dieu a voulu que mon *Heure du Berger* se rencontrât avec l'heure de sa mort, je crois que vous le voudrez bien aussi. Il ne vous sera pas bien difficile de vous consoler de cette perte, car c'est autant de peine épargnée pour vous ; il n'y a que moy, miserable qui en ay dans l'aile, et qui en tiens, pour mon compte : car outre la peine d'avoir travaillé pour le Turc, outre la douleur d'avoir veu mourir mon Mecene à la veille de son immortalité, et de me voir haut et puissant seigneur, ay encor le desplaisir d'estre si enrumé que j'aurois toutes les peines du monde à me faire entendre, si l'on parloit à la fin des lettres quand on dit :

Je suis vostre très-humble serviteur,

C. LE PETIT.

PRÉFACE

Telle quelle, et aussi ennuïeuse que longue tout au moins.

J'avois fait mon livre assez bien, je l'avois fait décrire assez mal; je l'avois donné au libraire assez généreusement; dédié *à un gros mylour* assez avantageusement; corrigé chez l'imprimeur assez exactement, et prié mesme assez instamment quelques-uns de mes amis de faire des vers à ma louange (plus par coustume que vaine gloire toutefois), afin d'alonger le papier, et de rendre le volume plus considerable : Enfin j'avois fait sans reproche ponctuellement toutes les fonctions de ma nouvelle charge d'auteur. Je croyois que ce fut une affaire faite que celle-là; toutes les fois qu'on heurtoit à ma porte, je m'imaginois que c'estoit Robinot qui m'apportoit mes

TAYLOR

trois douzaines d'exemplaires, etc. (comme il est plus amplement porté dans l'accord fait entre nous) et je n'attendois plus qu'après luy et mon habit neuf pour aller faire en bonne couche mes présens à mon *Mecene genereux* : mais helas! qu'il est bien vray que l'homme propose et que Dieu dispose, et qu'on n'est pas au bout de ses maux quand on achève de faire un troisième livre, et qu'on n'a pas encore commencé à faire la préface du second. Ha ciel! qu'un honneste homme a de mal en ce monde pour gaigner sa chienne de vie; que le mestier de l'escritoire est un mestier incommode, et que c'en est un de vivre de ses rentes : Mais j'ay beau pindariser, j'ay beau crier ô temps! ô siècle! ô mœurs! ô mœurs! ou plustost ô libraire! ô typographe! ô lecteur! point de nouvelles, c'est philosophie perdue, c'est morale inutile. Autant en emporte le vent, ils ont des yeux et ne voyent goute, ils ont des oreilles et ne m'entendent point; il faut avaler ce calice, et bon gré mal gré que j'en aye, faire une corvée, je veux dire une préface : Mais quoy? n'y a-t-il pas moyen de s'accommoder ensemble, suis-je jugé prevotalement? Ne puis-je appeller de cette sentence? Est-ce une chose si nécessaire qu'un avant-propos dans un livre, que les lecteurs ne s'en puissent passer une fois? He

de grâce, messieurs! je donne cent vers de bon cœur au commencement de tous mes livres, et pour la sainte amour de Dieu, qu'on ne me parle point de prose et qu'on ne me demande jamais de préface : Qu'on ne m'oblige point à me désobliger, et qu'on ne fasse point consister mon honneur à faire une sottise : j'aime mieux?... Qu'aimay-je mieux? Attendez que je songe un peu, et ne promettons rien que nous ne puissions tenir.

Oüy, j'aime mieux (et je le dis haut et clair) faire le demy roman tout entier, et n'en parlons jamais. Est-ce me mettre à la raison?

Est-ce en agir de la belle manière? Eh point de quartier, dites vous, impitoyables et inhumains que vous estes?

> Bonne ou mauvaise, il faut une Preface,
> Soit que l'auteur ou le diable la fasse,
> Point de raisons, la Raison ne reçoit;
> Tout sens commun suit la règle commune,
> Bref, à quelque prix que ce soit,
> N'en fut il point, il en faut une.

Où sommes nous ma muse? Comment il en faut une? c'est discourir bien impérieusement! Quoy! vous me prendrez à la gorge, et vous me ferez faire un prologue malgré mes dents? N'en déplaise à la mode et au Sixain, il n'en sera que ce qui me

plaira ; Que dis-je! il n'en sera rien du tout : et comme on ne sçauroit faire boire un asne s'il n'a soif, on ne sçauroit (sans comparaison) faire écrire un auteur s'il n'en a envie. J'ay une teste aussi bien qu'un autre ; et c'est mal debuter pour obtenir quelque chose de moy de me rompre en visière par un *il faut* ou un *je veux*. La civilité passe partout et les belles paroles n'écorchent point la langue : si l'on s'y estoit pris d'un autre biais, je ne sçay pas ce que j'aurois fait. Qui sçait si je n'en aurois pas peut-estre déjà fait une, et si *un' poco di buona creanza* ne m'auroit pas fait accorder à la complaisance, ce que je ne donneray qu'au depit (supposé que j'en donne une). Par Pegaze, cheval de main de Phœbus, vous estes donc de bons chevaux de carrosse? je ne sçaurois m'empescher de songer à cette plaisante incartade. Sçavez-vous bien que quand on me met en colere, je me fâche? que quand je suis fâché, il y paroist? si la vengeance est le plaisir des grands seigneurs, c'est aussi quelque fois celuy des pauvres gens (et particulièrement de moy indigne). Et si je prends le livre, le libraire et l'imprimeur, par la mort non pas de ma vie je..... Mais alte à la colère, ce n'est qu'une chaleur de foye, il y a déjà un quart d'heure que j'écris, et ce n'est pas en vain ; faisons un

coup de partie, et à tout hazard habillons ce discours en preface ; qu'on en dise tout ce qu'on voudra, nous n'en écouterons que ce que nous voudrons.

Dans ce siècle où justice seche,
Voit le pauvre droit tout tortu.
Il faut faire de tout bois fleche,
Et de necessité vertu !

Ma foy, ce n'est point mal pensé,
Et je suis plus heureux que sage,
Tout sert en écriture aussi bien qu'en menage
Et quand j'auray finy comme j'ay commencé
Et dit trois mots de mon Ouvrage,
Je crois que le labeur sera bien avancé,
Et le lecteur bien content ou peu sage.

Je vous diray donc que mon demy roman est le travail de deux jours et demi (et j'en prens à témoin mon frère, mon libraire, et nostre servante, qui sont tous gens irréprochables); que j'en ay pris le nom dans mon caprice, et l'invention dans mon esprit : et pour me justifier de quelque infidelité qu'on me pourroit reprocher que je ne l'ay fait que pour servir de plan à *un de mes amis* qui a dessein de s'y divertir plus à loisir. Voila qui va bien, j'en suis quitte à meilleur marché que je ne croyois, Dieu soit loué dans tous les siècles des siècles. Il n'y a personne qui ne prenne ceci pour

une préface, ou je n'y entends rien, quand j'auray dit (*adieu lecteur*).

AU LECTEUR

MADRIGAL

SUR L'*HEURE DU BERGER* DE MONSIEUR LE PETIT

Lecteur amy, lecteur amant
Qui cherches nuit et jour avec empressement
Cette heure souhaittée
Et la rencontres rarement;
Arrestes tes yeux un moment
Sur ce nouveau Demy-Romant,
Elle t'est icy présentée
Tu peux en jouïr aisément
Moyennant modique somme :
Robinot est un homme
Qui pourra te contenter.
Songes donc viste à l'achepter;
Car quiconque l'échappe
Lors qu'elle vient se presenter,
Jamais ne la ratrappe.

AU LECTEUR

SUR LE LIVRE DE MONSIEUR LE PETIT

ÉPIGRAMME OU QUADRAIN

Lis ce Demy-Romant comique,
Si ce n'est pas (lecteur au délicat cerveau)
Quelque chose de magnifique,
C'est quelque chose de nouveau.

Le C. du T.

Icy est la place d'un epigramme que monsieur Colletet mon amy m'avoit promis, et qu'il n'a pas encor eu la bonté de m'envoyer.

Ce sera pour la seconde édition.

A MONSIEUR LE PETIT
SUR SON *HEURE DU BERGER*

SONNET

Que l'air dont tu décris une aimable avanture,
Doit donner de plaisir aux plus nobles esprits !
Petit, crois tout de bon que j'en suis si surpris,
Que je crois voir en toy la moitié de Voiture.

Que l'Amour est gallant dont tu fais la peinture!
Que je le trouve aimable en tes doctes écrits
Et si j'en estois crû que de livres proscrits
Laisseroient à la Cour tes œuvres pour lecture :

Quand l'heure du Berger sonne dans ton romant,
Pour combler de plaisir les vœux d'un pauvre amant,
On voit en même temps une double victoire,

Par les soins de l'Amour, *Phelonte* est couronné,
Et toy tu le seras par les mains de la gloire;
Çar je sçais que pour toy l'*heure* a déjà sonné.

Du Pelletier.

AL SIGNOR LE PETIT
PER IL SUO LIBRO INTITULATO L'*HORA DEL PASTORE*

MADRIGALE

Horologio d'amore
Ingegnoso Petit, fatto à gli amanti

Lor vai mostrando l'hore
Di goder' in amor dolci gli instanti.
Ma che? S'altri son paghi
Nel possesso d'un bel caduco, e frole
Tù sol te stesso appaghi
Di Bellezza immortale;
Mentre al sol di virtù l'additi ogn'ora
De l'Amata tua Gloria eterna l'Hora.

M. A. Mariani *Acad.*
Tranquillato, e Peregrino ****

A MOY-MESME

SUR MON LIVRE DE *L'HEURE DU BERGER*

STROPHE

Quoy que l'on me puisse dire
De mon *Heure du Berger*,
Je n'ay fait que la décrire
Je n'ay fait que la songer :
Dedans l'Amoureuse Histoire,
Le plaisir plus que la Gloire
Flatté mon âme en ce jour;
Et je benirois ma ruse
Si j'avois trouvé chez l'Amour
Ce que j'ay trouvé chez la Muse.

C. Le Petit.

A MOY-MESME ENCORE

EN DÉPIT DES CRITIQUES

SUR MON *HEURE DU BERGER*

SONNET

En vain on presse, on donne, on importune, on prie,
On fait en vain au sexe en cent façons la cour,

Pour trouver justement dans le cadran d'amour,
Cette *heure du berger* si chère et si chérie.

En vain on joint la force avecque l'industrie,
La force et l'industrie y ployent tour à tour,
Je rencontre bien mieux dans mon livre en ce jour
Ce que j'ay tant cherché dans la galanterie.

Ciel ! quand ce coup fatal aux heros amoureux
Sonne dans mon roman, que Phelonte est heureux !
Mais que, dans son bon-heur qui charme ma memoire,

Je fus ingenieux à tromper mon desir ;
Car enfin malgré moy je n'en ay que la gloire,
Et luy malgré ma muse en a tout le plaisir.

C. Le Petit.

L'HEURE

DU BERGER

ROMAN DEMY-COMIQUE

OU

DEMY-ROMAN COMIQUE

Il estoit l'entre-chien et loup des François, et l'*entre dos luzes* des Espagnols (c'est tout un), mais c'est-à-dire plus catholiquement et plus chrestiennement, il estoit à peu près l'heure qu'il estoit hier entre huict et neuf du soir, et parconséquent le temps que Phelonte le plus galand homme de France, devoit aller au rendez-vous que Philamie, la plus spirituelle dame de Paris, luy avait donné. Il n'y a personne qui ne croye qu'entendant l'horloge frapper cette heure fortunée, il quitta toute sorte de choses, pour songer à celle-la, et que mesme (supposé qu'il fut alors à table), il ne soupa qu'à moitié, et prit d'abord honorablement congé de la compagnie pour aller joüyr de celle de sa maistresse; et néanmoins quoy que tout cela soit dans la vrayesemblance, et que tout homme d'honneur son semblable l'eust fait sans marchander, comme il y a des gens par tout qui se plaisent à faire enrager les autres, et qui ne font jamais bien, ou le

font toujours à rebours; je vous asseure sur ma parole qu'il n'en fit rien.

Il y avoit déjà si longtemps qu'il le perdoit avec elle, qu'il commençoit à s'ennuyer de la voir, voyant que ses rendez-vous ne rendoient point sa fortune meilleure, et c'estoit une faveur qu'il avait desjà reçeüe tant de fois d'elle inutilement, qu'il croyait qu'on ne la luy renouvelloit si souvent que pour se moquer plus souvent de luy; tout cela joint au dégoust ordinaire qu'on a des choses qui le sont trop, faisoit qu'il ne se pressoit pas beaucoup de s'y rendre ponctuellement, ce n'est pas pourtant que la pauvre dame ne reconnut son mérite et son amour, et n'eust un furieux penchant pour sa personne et un merveilleux tendre pour son dur (pour parler précieusement), mais elle estoit obligée de le désobliger un peu quelquefois en présence de son mary pour se mettre à couvert de ses défiances, et de le voir comme luy, avec la mesme indifférence que tous ceux qui la venoient voir avec la mesme prétention, conservant toutefois pour luy dans son cœur un je ne scay quoy d'autant plus fort qu'il estoit violenté, et dans son esprit la résolution

De rompre quelque jour elle mesme les fers,
Dont elle s'estoit bien elle mesme enchaisnée,
Dedans la prison d'Hymenée
Où sont les amoureux enfers.

Mais le pauvre Phelonte ne comprenoit rien à sa politique, et quoy qu'il eust assez d'esprit pour connoistre qu'il n'en estoit pas haï, il

n'avoit pas assez de présomption pour s'imaginer qu'il en fut aymé, ou du moins il croyoit, s'il y avoit quelque inclination de sa part, qu'elle estoit partagée à tant de prétendans, qu'estant le moindre de la troupe, la sienne seroit si petite qu'il l'auroit donnée plus que très volontiers au premier venu pour beaucoup moins qu'elle luy avoit cousté.

Voilà comme on se trompe dans les affaires de ce monde, comme la prudence humaine ne voit souvent gouste en plain jour, et comme l'amour fait des beveuës aussi bien que la fortune. Toutefois après que le bon seigneur eust fait toutes ses fonctions corporelles et spirituelles dans sa famille, comme les nuits semblent longues en hyver à ceux qui se vont coucher de bonne heure, et qu'il n'estoit pas grand dormeur, il choisit de deux maux le moindre, et conseillé par je ne scay quel bon ou mauvais genie, ou plustôt porté par son caprice ordinaire ; il prit son espée, et faisant rester au logis ceux de ses gens qui avoient coustume de le suivre ; il prit seul à pied sans flambeau le chemin de la place Ducale, ou estoit celle qu'il muguetoit depuis si longtemps (qui sera la maison de Philamie, ou si vous voulez Philamie mesme comme il y a plus d'apparence) plus à dessein pourtant (s'il faut ajouster foy aux amans qui n'en ont point) de dissiper ses melancolies que d'avancer ses affaires ; il estoit dans une si profonde rêverie et marchoit l'esprit si préoccupé qu'il avoit desjà passé devant quinze ou seize orloges (tant du plus que du moins) sans avoir pris garde quelle heure il

estoit, quoiqu'il fut assez curieux de son naturel et sorty de chez luy sans le scavoir.

Vous me direz qu'il n'avoit qu'à fouiller dans sa poche, et que sa montre l'auroit tiré de ceste peine sans s'en tant donner : et vous croirez m'avoir dit quelque chose de beau, et avoir trouvé la pierre philosophale de l'éloquence et le nœu gordien de ceste avanture ; mais je vous diray pour vous mettre l'esprit en repos de ce costé là, et comme un homme qui le sçait (sans vanité) mieux que vous; qu'il l'avoit laissée en partant, avec tout son or à son valet de chambre, ou que depuis deux ou trois jours ença il l'avoit envoyé chez l'orloger pour y faire mettre une autre corde; je ne sçay pas asseurement lequel des deux; c'est pourquoy, de peur de mentir, je vous les donne à discrétion, et il importe peu pour luy lequel vous preniez, pour moy je prendrais le premier, si l'on me le donnait à choisir comme à vous; estant plus vray-semblable que l'appréhension des voleurs la luy fist laisser au logis que la nécessité envoyer à l'orloger; mais tout ce galimatias ne sert pas d'un festu; que ce soit celuy-cy ou celuy-là, ou si vous voulez tous les deux ensemble; ou soit enfin qu'il n'en eust point du tout; il est constant qu'il n'en avoit point alors, et que quand il en eut eu une, elle ne lui auroit servy que de montre (c'est-à-dire de parade), la nuict estant si noire qu'à peine voyoit-il les pavez pour poser ses souliers de maroquin (qui furent bien crottez Dieu mercy ce soir-là (car il fault louer Dieu de tout par parentèze), au rapport d'un de ses la-

quais. Ainsi je vous laisse à penser s'il auroit pu voir une esguille et un chiffre.

Tant y a, qu'il avoit desjà fait une bonne partie de son voyage, sans avoir trouvé ny corps mort, ny ame vivante, et certes il luy ennuyoit moins de sa personne que de n'en rencontrer aucune, de qui il peust estre éclaircy du doute où il estoit, et en quelle heure il vivoit; ainsi, marchant à tatons, et supputant à l'avanture toutes les ephemerides par ses doigts, avec tout le chagrin et la mauvaise humeur d'un homme qui n'a pas accoustumé d'aller à pied la nuict sans chandelle, et sans cadran au soleil en dépit de la lune : Il apperceut de loin *quelque chose de noir* qui venoit à luy, et entendit rouler en même temps un carrosse dans une rue voisine, d'où *ce quelque chose de noir* venoit de sortir. L'impatience où il estoit de sçavoir des nouvelles de l'orloge, le fit avancer vers ce qu'il voyoit, mais il fut bien surpris quand en estant assez près pour lui parler et pour en estre entendu, il vit, que *ce quelque chose de noir* estoit une belle demoiselle masquée, ou plustost un beau masque de velours sur le visage d'une demoiselle :

Car enfin la nuict à Paris,
Toutes filles sont demoiselles,
Et toutes les laides sont belles,
Comme on dit que tous chats sont gris.

Cette rencontre le surprit d'autant plus qu'il s'y attendoit le moins; et que le carrosse qui la suivoit sembloit luy appartenir; s'arrestant court lorsqu'elle s'arrestoit comme elle faisoit

alors : et sa curiosité s'augmentant à mesure que son incertitude redoubloit, et estant absolument nécessaire qu'il passast par là ou par la fenestre pour aller chez Philamie, sa civilité luy fit oster son chapeau en passant devant elle, et sa franchise luy dire ingenument : *Mademoiselle*, je vous demande excuse si je vous prends pour un orloge, et si je vous supplie de me faire la grâce de me dire quelle heure il est? *Monsieur*, je ne sçay pas bonnement quelle heure il peut estre à celuy des autres (répondit la pucelle?) mais au mien (elle regardoit sa montre en disant cela) il est bientôt l'*heure du berger*; vrayement mademoiselle je vous ay donc rencontrée à la bonne heure (luy repliqua-t-il tout estonné), et la joignant de plus près; je serois le plus heureux homme de France, quoy que le plus crotté de Paris si elle pouvoit sonner pour moy et s'il m'estoit permis d'en perdre quelques momens pour vous : Il luy disoit cela par galanterie et comme battant en retraite (car il y a apparence qu'il en eust dit beaucoup plus ou beaucoup moins, s'il eust eu quelque autre dessein et s'il se fut douté de la moindre chose de ce qui luy arriva après), mais il eust fallu estre plus sorcier que le diable mesme pour le deviner. Monsieur (dit la damoiselle avec une voix si douce qu'elle auroit apprivoisé un loup, et joüant admirablement bien son rolle) quand l'orloge des dames sonne cette heure, c'est pour celuy qui a le bon-heur de l'entendre; ma belle inconnuë (car vous l'estes asseurement, si vostre visage ressemble à vostre voix) luy répondit *Phelonte*

retournant sur ses pas et commençant à s'oublier de sa visite de *Philamie*), je ne m'attendois pas à celuy-là, il ne tiendra qu'à vous que je n'aye la faveur toute entière, si vous pouvez vous résoudre de me donner cette heure bienheureuse aussi genereusement que vous me l'avez dite agreablement; je vous la donne toute entière et moy-mesme avec (reprit l'inconnuë), car ce seroit ne vous obliger qu'à demy de ne vous en donner que la moitié; si vous avez le cœur aussi bon que la langue, et si vostre discretion ressemble à vostre courtoisie; vous me paroissiez assez honneste homme pour ne m'en point faire repentir. Vous vous repentirez plustost, ma chere (repliqua le galand tout passionné), de m'avoir connu trop tard, que de m'avoir obligé tropt ost; je seray persuadée de vostre merite (poursuivit la fausse masque) par l'air dont je verray que vous vous prendrez pour vous servir de vostre bonne fortune; je n'attends plus que vos ordres, mademoiselle, adjousta brusquement notre advanturier qui s'échauffait de plus en plus dans son harnois, pour vous témoigner que j'ayme mieux estre en effect qu'en paroles votre très-humble et très-obéissant serviteur; si vous estes dans cette pensée à cette heure, luy dit la bonne dame, ne la laissons pas couler inutilement, voila mon carrosse qui nous invite, les plus courtes cérémonies sont les meilleurs, je vous veux montrer l'estime que je fais de vous par l'abandonnement que je vous fais de moy, montons. Disant cela, un petit laquais qui estoit juché derrière le carrosse descendit, et en ayant

abbatu les portières, il en sortit une autre inconnuë qui n'avoit point encore paru, et qui n'estoit là ce me semble; que pour prester main-forte à l'autre, si par hasard elle en avoit eu besoin, comme par bonheur elle n'en eust pas, elle estoit presque de son calibre, hormis qu'elle estoit un peu plus noble de taille qu'elle, et beaucoup plus roturière d'habits :

Mais l'habit ne fait pas le moine,
Ny la fourrure le chanoine,
Ny la barbe le medecin,
Ny la longue corne le diable,
Ny le bon bois la bonne table,
Ny le laict toujours le beau sein.

Phelonte qui croyoit tenir Jupin par les pieds et Pluton par la teste, ne se fit pas davantage prier, voyant qu'on le prioit de si bonne grâce de son advantage; celle qui estoit descendue la dernière du carrosse, y remonta la première l'ayant pris par la main ; l'autre les poussa tous deux par le cul, et sauta après eux dedans comme un homme. Les portières furent haussées en mesme temps, et le cocher corrompu et fait au badinage (mais le plus impatient cocher que je n'ay jamais veu), sans attendre *le touche*, se mit à faire courre ses chevaux de telle impétuosité, que le malheureux petit porte-esponge qui ne voyoit que justement assez clair pour se rompre le cou, n'ayant encore qu'une jambe sur le mouton, et voulant s'eslancer sur l'autre, perdit prise par le trop grand branle du carosse et, glissant le long de la fleche, s'embarassa le bras gauche dans les

bastons d'une des roues de derrière, qui le luy casserent net comme un bras cassé à plaisir ; le cry epouvantable qu'il fit, fit faire alte au cocher, grand maroufle en cette occasion, quoy que peut-estre fort honneste homme d'ailleurs, et mettre pied à terre à toute l'honorable compagnie, pour voir ce que c'estoit ; mais on le trouva à demy roüé et évanoüy, et tellement entortillé dans la rouë, que le cocher eust toutes les peines du monde à l'en tirer, enfin comme un cocher vigoureux est plus fort de beaucoup qu'un laquais estropié, il en vint à bout que bien que mal ; non sans mainte doleance du maudit trotin toutefois : et l'ayant emmaillotté dans son manteau tel quel, et jetté dedans le carrosse comme un pacquet. Nos deux inconnues avec *Phelonte* y reprirent leurs premières places et le cocher (jurant Dieu comme un chartier embourbé ou renversé), l'un ne vaut pas mieux que l'autre, estant remonté sur son siége, toucha à toute bride je ne scay où ; et moy je ne scay comment vous descrire les mines et les postures differentes du blond monsieur et des deux dames noires ; de ces dernières l'une ne disoit rien par politique, et l'autre non par faute de langue, mais manque de n'avoir peut-estre rien à dire. Pour le masle, comme on est plus prudent après la faute que devant, il perdoit de moment en moment de son humeur enjoüée, il devenoit tout stupefait et tout decontenancé, et il avoit si mal au cœur, qu'il ne songeoit pas qu'il en avoit deux dans sa main ; il fut d'une trop grande extrémité à une autre,

Et pour avoir esté d'abord un peu trop fou,
Il fut alors un peu trop sage :

Il estoit en peine quoy qu'il fut à son aise, comme tous ceux qui sont à leur aise sont tousjours en peine, mais raillerie à part, n'avoit-il pas autant de raison d'y estre que garçon de sa sorte ? Il avoit véritablement trouvé une dame fort civile, mais il en avoit aussi rencontré une fort rêveuse.

Et, comme on craint toujours ce qu'on ne connoist point,
Et qu'on ne connoist pas toujours ce qu'il faut craindre,

il ne sçavoit à quoy attribüer une si rare courtoisie, et une si profonde taciturnité ; de plus que sçavoit-il où on le menoit ? et avec qui il estoit ? S'il avoit affaire à d'honnestes gens ou non ? Si ce n'estoient point des voleurs déguisez et qui ne luy faisoient un peu d'honneur que pour luy faire beaucoup de mal ? Que sçavoit-il ? Ma foy je n'en scay rien, mais je sçay bien que j'en aurois esté plus en peine que je ne suis maintenant ; et que je tiens pour un petit miracle comme il n'y fut pas davantage.

Mais que ne peut l'amour sur les gens de son âge ?

Son esperance luy faisoit oublier sa crainte, la pensée de sa félicité future adoucissoit l'amertume de son inquiétude présente ; il auroit souffert une année entière dans l'attente de cette heure amoureuse, et il ne pouvoit s'imaginer que

Mercure fut exprès tombé du ciel en terre.
Pour le venir voler sous l'habit de l'Amour.

Le souvenir de *Philamie* le touchoit un peu plus alors qu'auparavant, mais beaucoup moins que le reste ; il sçavoit que ce qui est différé n'est pas perdu, et qu'au pis aller, il en seroit quitte auprès d'elle pour quelques excuses ; mais le fort qui l'entrainoit, estoit la disposition de sa capture et les circonstances de son engagement, qu'il trouvoit galantes quoy qu'estranges et inoüies ; et où il voyoit quelque chose de si bizarre, de si naturel et de si libre, qu'il ne s'en pouvoit imaginer de mauvaises suites contre toutes les apparences : Comment disoit-il entre ses dents (car il sçavoit faire des vers comme les autres, et sur le champ). Et cela auroit esté beau qu'un amoureux des onze mille vierges comme luy n'en eust pas sçeu faire.

Qui rencontreroit sans massacre
Deux maistresses et deux valets
Et deux roussins que beaux que laids
Attachez au timon d'un fiacre :
Il faudroit pour ne les pas prendre
Estre plus qu'un *et cetera ;*
Pour moy deusse-je me voir pendre,
Je veux voir ce qu'il en sera.

Quand par une Parque meilleure,
Je ne pourrois fuir ce danger ;
Mourant à l'*heure du berger*,
Je ne mourray qu'à la bonne heure ;
Retirez-vous donc ! soupçon ! doute !
Je ne suis pas un animal
Encor que je ne voye goute,
Je vois bien que rien n'ira mal.

Je ne sçay pas ce que l'on nomme
Une avanture de romant;
Mais de voir un fort honneste homme
Marcher seul à pied nuitament,
Et courre avec deux demoiselles
Toute la nuit le guilledou:
C'en doit estre une des plus belles,
Ou le poëte n'est qu'un fou.

Il disoit cela tout bas comme les gens d'esprit ont coustume de dire les choses d'importance, tandis que le carrosse rouloit toujours, comme si deux diables l'eussent traisné au lieu de deux chevaux ; ce qui fit revenir de sa sincope le vénérable laquais, qui etouffoit dans la houpelande du cocher. Nostre *Phelonte* ne scachant que dire, se mit à faire quelque chose, et plustot pour l'importunité qu'il en recevoit que pour aucune charité qu'il eut envie de luy rendre, le déhoupelanda le mieux qu'il pust, et luy donna un peu d'air, qu'il n'eust pas plustot respiré

Qu'avec un helas nompareil!
Sa main droite et blesme, et noirastre,
Vint servir en guise d'emplastre
A son bras gauche d'appareil.

Le cocher arresta sur ces entrefaites, et l'une des demoiselles estant sautée aussitôt du carrosse par dessus la portière pour l'ouvrir plus viste, et l'autre ayant encapuchonné la teste de *Phelonte* dans son escharpe (de peur qu'il ne reconnut, et la rue à quelques enseignes, et la maison à quelques marques), en

descendit soudain avec luy, et l'entraisna plus viste que le pas, dans un certain logis dont la porte fut fermée aussitost, et qui avoit toute la mine d'être le sien, parce qu'elle en sçavoit parfaitement les estres. *Phelonte* sot et sage tout ensemble, se laissa faire, comme la prudence veut qu'on permette ce qu'on ne sçauroit empescher, et ayant recommandé son ame à Jupiter Hamon, se laissa conduire aveuglette par ces deux bonnes filles, Dieu me pardonne si je ments, qui ne le decapuchonnerent point qu'il ne fut au pied d'un petit escalier, où il faisoit si obscur, qu'il n'y vit pas plus clair que s'il avoit encore eu les yeux bandez. Là, celle qui luy avoit promis monts et merveilles luy dit en luy faisant le pied derrière : Mon brave, vous soyez le bien venu dans vostre maison de l'isle Bouchard, et quelques autres compliments semblables *à proposito*. *Phelonte* faisoit faire à son chapeau et à ses genoux l'office de sa langue, et ne luy repondoit que par quantité de reverences et de baises-mains, et se fut durant toutes ces civilitez reciproques, quoy qu'inegales, que remüant toujours les levres et levant les pieds, ils arrivèrent tous trois au haut du petit escalier, où aboutissoit une allée aussi longue et étroite que sombre et ténébreuse, et qu'il falloit traverser pour aller dans l'appartement qu'elles lui avoient destiné; comme elles n'avoient point de lumière exprès, et que c'estoit un chemin à se casser la teste, la belle inconnue qui faisoit les honneurs de la maison comme elle avoit fait ceux de la rue, luy dit passant la première : C'est mon ca-

pitaine, pour vous montrer le chemin, et non pas mon indiscretion que j'en use si familièrement que je fais; quelque chose que vous faisiez, reprit Phelonte, à qui la voix commençoit à revenir avec le jugement, vous me faites toujours grace, et je vous fais toujours les mêmes protestations d'estre vostre valet jusqu'à la mort. Ne parlons point de cette vieille Gaupe, luy répliqua la masque, ou la demoiselle masquée; je ne vous ay point fait venir icy pour la voir ny pour la souhaiter; vous estes dans une maison, et non pas dans un tombeau; vous errez dans les tenèbres d'une antichambre et non pas dans celles d'un sepulchre; c'est l'absence du jour qui les cause, et non pas celle de l'ame; la vie est la meilleure chose que nous ayons en ce monde, et le meilleur moyen que je sçache de la bien entretenir, est de se l'entre communiquer les uns aux autres. La mort est une privation qui n'est rien, et quoy que je fasse difference entre la dignité et l'espèce, j'estime sans comparaison plus un chien vivant qu'un satrape mort; la plus belle est celle qui vient la plus tard; et comme il y a des brutaux et des desesperez qui l'ayment et qui la cherchent, il est des vertüeux et des sages qui la fuyent et qui la haïssent. Je vous laisse à penser si la malicieuse donzelle qui consoloit le bon Phelonte de la sorte, avoit lu les romans, si n'en voilà pas un feuillet, du plus fin qu'ait jamais imprimé *Augustin Courbé*, et si elle sçavait donner de l'eau beniste de cour sans goupillon? Elle marchoit tousjours en parlant, et l'autre inconnuë et *Phelonte* aussi en

l'écoutant, qui estoit merveilleusement ravi de l'entendre ainsi raisonner, mais qui fut estrangement surpris, quand estant arrivées à la porte d'une grande salle éclairée d'un grand chandelier de cristal garny de bougies, elles le prièrent d'y entrer et d'y prendre un peu de patience ; à quoy ayant obéi par maxime d'Estat, elles fermèrent la porte à la clef sur luy et le laissèrent seul (aussi estonné que s'il fut tombé des nuës) songer à sa conscience, et philosopher sur la catastrophe de cette comedie, tandis qu'elles furent donner ordre à leurs affaires. Comme je n'estois pas avec luy pour avoir remarqué de quel œil il vit cette surprise, je ne sçay de quel esprit il la supporta, et je ne vous en diray ni bien ni mal : l'histoire raconte pourtant le tout à son advantage, et dit que, faisant de nécessité vertu, il se promena peripateticiennement et avec la mesme froideur et la mesme tranquillité, ny plus ny moins que s'il eut esté chez luy, ou qu'il eut sçeu où il eust esté ; et qu'il ne luy ennuya pas tant qu'à quelqu'autre esprit fort qui auroit esté à sa place, parce quoy qu'il fut seul, il estoit toujours en bonne compagnie lors qu'il estoyt avec luy mesme.

Les tableaux qui ornoient la salle en bon nombre luy fournirent pourtant quelque matière d'entretien spirituel, comme il l'estoit fort il aymoit tout ce qui l'estoit comme luy ; mais quoy qu'il cherit beaucoup la peinture muette, il idolatroit davantage la parlante, parce qu'il y excelloit naturellement bien ; et qu'il faisoit les vers avec tant de facilité qu'il ne luy

.utres papiers avec
.utre qu'il les ay-
es faisoit horrible-
mode), il connois-
.ur de ceux-cy dont
ıme des pieces plus
que polies et estu-
à propos entre les
ng-temps cherchée.
humeur qui l'estoit
ıoins que de voir ce
toit :

.T A LOISIR

B.

TICHES

ma peine,
ant?
.t serment,
ımaine ?
.eur
.s mettre en servage ?
.ostre visage
.r ?

?
.'encens ?
-s ?

.r extreme
syme

Voyez en quel estat m'ont mis
Vos beaux yeux, ces chers ennemis,
Reparez leurs rigueurs par vos soins charitables,
Prenez autant d'amour comme on en a pour eux,
Poussez en ma faveur quelques vœux favorables,
Et parmy tant de miserables,
Je seray le seul bienheureux.

Je règle mon ambition
Aussi bien que ma passion
Et sans vous appauvrir pour cesser de prétendre :
Adorable Philis vous pouvez beaucoup mieux,
Nous donner d'un seul mot plus qu'on ne vous peut (prendre,
Et votre bouche me peut rendre
Ce que m'ont dérobé vos yeux.

Si mon cœur garde le secret,
J'apprehende qu'en indiscret,
Vous disant qu'il vous ayme, il ne vous importune :
Philis, c'est toutefois la pure vérité,
Et si vous n'en avez encor de preuve aucune,
C'est manque de bonne fortune
Et non de bonne volonté.

De grace songez à cela,
Et lorsque vous me verrez là :
Jugez de mon ardeur par mon profond silence,
L'Amour ainsi qu'aveugle est muet quelquefois,
Et quoy qu'un beau discours ait beaucoup de puissance
Les regards ont plus d'éloquence
Que l'éloquence de la voix.

PILETTE.

Il vit bien qu'il y avoit de l'amour sur le jeu, et que son inconnüe ou son hotesse en avoient donné dans l'aile au poëte, le goût qu'il trouva

à ces vers fit qu'il visita les autres papiers avec plus d'empressement, car outre qu'il les aymoit furieusement fort, et les faisoit horriblement bien (pour parler à la mode), il connoissoit particulièrement l'auteur de ceux-cy dont il estimoit les ouvrages comme des pieces plus naturelles et capricieuses que polies et estudiées : celle-cy luy tomba à propos entre les mains comme s'il l'eust long-temps cherchée, son titre bizarre plut à son humeur qui l'estoit un peu et il ne pût faire moins que de voir ce que ce pouvoit estre. C'estoit :

IMPROMPTU FAIT A LOISIR

A M. M. B.

STANCES ACROSTICHES

Me pouvez vous voir dans ma peine,
Aymable fille en vous aymant?
Genereuse Philis avez vous fait serment,
D'estre incessamment inhumaine ?
Est-il possible qu'en vainqueur
L'Amour n'ayt pas pouvoir de vous mettre en servage ?
Et s'il est tous les jours dessus vostre visage
Ne peut-il estre en vostre cœur ?

Estant juste comme vous estes,
Blâmez-vous mes feux innocens?
Offense-t-on les dieux leur offrant de l'encens ?
Condamnez-vous ce que vous faites ?
Tout le monde dira que non.
On le croit, et pourtant dans mon ardeur extreme,
Je ne vous pourrois pas dire que je vous ayme
Sans les lettres de vostre nom.

PILETTE.

Il lisait ces vers avec tout le plaisir d'un homme qui en prenoit beaucoup à en faire et avec toute l'admiration d'un esprit qui ne s'y connoissoit pas moins. Cette dernière pièce luy parut d'autant plus belle qu'elle estoit difficile à faire et faite néanmoins avec assez de facilité : mais il ne sçavoit si c'estoit Pilette, qui estoit amoureux de l'une de ces deux inconnües, ou si ces deux inconnües estoient amoureuses de Pilette ou de ses pieces : esperant en avoir plus d'éclaircissement dans d'autres papiers qu'il trouva dans la cassette, il remit ceux-là au nombre de ceux qu'il avoit desjà lus, et mit ceux-ci au rang de ceux qu'il vouloit lire, *Fleuron, et Fleurette à la belle Philis*, c'estoit deux pièces différentes et détachées, quoy que toutes dédiées à une personne en guise de bouquet, voicy ce que c'estoit que le *Fleuron :*

A LA BELLE PHILIS

FLEURON

Puisque vous voulez que ma plume
Confidente de mes mal-heurs;
Avec de plus vives couleurs
Vous peigne encore un coup le feu dont me consume
Celuy de vos beaux yeux vainqueurs :
Quoy que l'amour rende ma muse
Honteuse, timide et confuse,
De voir sa liberté captive dans ses fers,
J'obeys à vos loix en faveur de ma flâme ;
Comme amant vous aurez mon ame,
Et comme poëte mes vers.

Pour vous faire donc un modelle
D'une chose qui n'en a point,
Et vous tracer de point en point
Un amour qu'avec l'or d'une chaîne si belle,
Le ciel et le hazard ont joint,
Sans vous dire qu'il est extreme,
Philis consultez-vous vous mesme,
Dedans vostre miroir examinez-vous bien
Il fera bien pour moy ce qu'il fait pour un autre
Et par la puissance du vostre
Jugez de la grandeur du mien.

Voyez avec quel advantage
Vostre père vous a formé,
Et si l'on peut estre charmé
Par les traits naturels d'un plus charmant visage,
Où l'on voit l'albâtre animé :
Vous seule dedans vostre chambre
Regardez vous en chaque membre
Considérez Philis si c'est chair ou poisson
Et dites-moy sans fard voyant toute l'affaire
Que ne voudriez-vous point faire
Si Dieu vous avoit fait garçon.

Touchant la plus belle partie
Et la plus petite du corps,
Pour qui dans mes ardens transports
J'ay tant de passion et tant de simpatie,
Que n'oseriez-vous point alors ?
Diriez-vous pas c'est un stupide,
Il a le goust plus qu'incipide,
Et le cœur de molesse ou de honte abattu,
Si dans l'emportement que son aspect anime
Je ne faisois pas ce doux crime
Dont je fais toute ma vertu.

Vous sçavez tout faire à merveille
Mais surtout l'amoureux métier,

Et quoy que je sois vieux routier,
Mon cœur ne s'est point fait longtemps tirer l'oreille,
Il demanda d'abord quartier;
Vous sçavez quand je vous eus veuë
Que de ma liberté perduë
Je ne fis pas chez vous le fier ny le méchant :
Que dis-je? vous pouviez vaincre avec plus de gloire
Et, si vous m'aviez voulu croire,
Je vous l'aurais fait sur le champ.

Voila le recit veritable
De ce que je vous ay promis
Agréez qu'il me soit permis
D'esperer de l'amour d'une personne aimable,
Et d'estre au nombre des amis :
Songez, obligeante maîtresse
A me tenir vostre promesse
Puis que je vous tiens celle où j'estois engagé
Considerez la loy que mon mal-heur m'impose,
Si je vous donne peu de chose
Je vous donne tout ce que j'ay.

Vous pouvez agir sans contrainte
Confidemment avecque moy,
Je suis homme de bonne foy,
Et qui très-volontiers paye chopine et pinte :
Philis, alors que j'ay de quoy,
Je sçay la manière de vivre
Et la méthode qu'il faut suivre
Afin de vivoter dedans ce monde-cy;
Mais sans trouver mes soins et mes transports estranges
Souffrez qu'ayant fait vos loüanges
Je fasse les miennes aussi.

Je crois que je suis bien vostre homme.
Je suis amoureux comme un chat,
Et quoy que gueux comme un gros rat.
Dans Paris, dans Madrid,

J'ay passé mon temps en prelat;
Je ne fais querelle ny fraude,
Et n'ayez peur que dans la chaude
Vos petits interests ne soient bien soûtenus ;
Je sçais rendre, Philis, alors que l'on me donne,
Et je connois l'art de Bellone,
Autant que celui de Venus.

Tandis que vous pouvez encore
Et plaire et donner du plaisir,
Satisfaites vous à loisir,
Et souffrez qu'en secret un amant vous adore,
Et vous conte son chaud desir.
Aussi bien les lys et les roses
Qui sur vostre teint sont écloses,
Perdront en peu de jours l'éclat qui les maintient;
Les rides et les plis viendront prendre leur place,
La jeunesse et la beauté passe
Et la vieillesse et la mort vient.

Alors vous voyant rebutée,
Et tous vos amans retirez;
Cent fois vous vous repentirez;
D'avoir avecque moy tant fait la dégoutée,
Cent fois vous en enragerez :
Mais vos plaintes melancoliques
N'auront responses ny repliques,
Vous me ferez plus lors de peur que de pitié,
Mes yeux ne vous verront qu'à peine
Et vous porteront plus de haine
Que presentement d'amitié.

Ainsi, songez-y de bonne heure:
Sans attendre à l'extrémité,
Aymez par générosité,
Puis que le passe-temps Philis vous en demeure,
Le plaisir et l'utilité.
Laissons là la ceremonie,

Il me semble qu'on me dénie
Le bien que l'on me fait avec un compliment;
En matière d'amour dont la force est si grande
Lorsqu'on donne sans qu'on demande,
On donne presque doublement.

PILETTE.

Ce fleuron luy plût extrêmement pour estre une des plus belles fleurs que le poëte eust cueilly dans le jardin des muses, et le laissant en bonne odeur de sa renommée, luy donna quatre fois plus d'envie qu'il n'en falloit pour voir la *Fleurette* qui sembloit l'inviter d'elle mesme à la prendre : ce que firent ses mains par le consentement de ses yeux et ce que je croy que vous ferez aussi sans vous faire tirer l'oreille.

A LA BELLE PHILIS

FLEURETTE

Agreable objet de mes vœux,
Belle Philis, qui de nous deux,
A plus sujet de se poursuivre,
Et de s'écrier au voleur,
Vous d'avoir perdu vostre livre,
Ou moy, d'avoir perdu mon cœur?

Ne faut point tant faire de bruit,
Ny m'appeller voleur de nuit
Cet infame et honteux reproche,
Vous perd malgré tous vos efforts;
Si j'ai foüillé dans vostre poche,
Vous avez foüillé dans mon corps.

Avec Marquis [1], sur le Pont-Neuf
Environ entre huit et neuf,
Nous allions promener pour rire :
Là, vous fistes vôtre beau coup,
Si bien qu'on peut justement dire,
Que ce fut entre chien et loup.

Dedans un endroit si passant,
Contre l'ame d'un innocent
Faire cet attentat énorme
Avecque vos yeux inhumains :
N'est-ce pas estre en bonne forme
Larronnesse de grands chemins ?

Il ne faut point que vous disiez
Que ce qu'alors vous en faisiez
N'estoit point par mauvaise envie ;
Cette raison est sans couleur,
Ce n'est pas espargner la vie,
Lorsqu'on donne tout droit au cœur.

Si vous l'eussiez alors voulu,
Peut-estre peu s'en eust fallu
Que nous n'eussions vuidé querelle ;
Et par un surprenant retour,
Aymant déja la criminelle,
Le crime n'eust été qu'amour.

Tout le mal auroit esté bien,
Je n'aurois plus parlé de rien,
Et dans une candeur si grande,
Estouffant mon mauvais dessein,
Je vous aurois fait une offrande,
Au lieu de vous faire un larcin.

---

1 C'est le nom de son petit chien.

Mais enfin voyant sans soucy
Vostre cœur au vice endurcy
Me fuir loin de me satisfaire :
Je crûs que le pire estoit mieux,
Et que mes mains me pouvoient faire
Satisfaction de vos yeux.

Toutefois (dont j'ay grand regret),
Moins vindicatif que discret,
Je parus encor magnanime;
Et quoy que tout me fut permis,
Je vous advertis de mon crime
Avant que de l'avoir commis.

Je me coulay donc contre vous,
Mais ignorant l'art des filoux,
Je me vis frustré de ma proye
Et ne pris, pour trop toupier,
Au lieu d'argent et de monnoye
Qu'un peu de bois et de papier.

Un méchant livre sans fermoir
Avec un vieux chapelet noir
Fut le sujet de ma vengeance :
Dites, Philis, devant les cieux,
Connustes vous jamais en France
Un voleur plus devotieux ?

Pour deux crimes si differens,
Si l'on nous mettoit sur les rangs
Ce seroit une chose rare,
De voir danser sous un pivot
Une voleuse si barbare.
Avec un larron si devot.

Mais mettez-vous à la raison,
Puis qu'il est encor de saison,

Car malgré tout vostre artifice
Et vostre eau beniste de cour,
J'obtiendray tout de la justice
Si je n'obtiens rien de l'amour.

Ne m'obligez point à m'armer,
Comme vous m'obligez d'aymer,
Et ne forcez point ma clémence,
Avec votre devotion,
De prier Dieu pour ma vengeance,
Et pour vostre punition.

Demeurons comme nous voila,
Vous gagnerez plus à cela,
Qu'à vous plaindre et qu'à me poursuivre
Il vous est plus aisé, ma sœur,
De prier Dieu sans vostre livre
Que moy de vivre sans mon cœur.

PILETTE.

Il aimoit tant ces sortes de galanteries qu'il s'entretenoit ainsi avec la muse fantasque de Pilette comme si de rien n'eust esté, et sans songer à ce qu'il alloit devenir. Il s'estonnoit plus de trouver ses escrits dans le lieu où il estoit que de s'y voir luy mesme; il ne pouvoit s'imaginer qui estoit cette Philis, ny croire que ce fut quelqu'une de ces deux inconnües. Ce n'est pas qu'il n'eust esté bien aise de se l'imaginer, et qu'il n'eust donné quelque chose de bon pour en sçavoir la vérité; mais qui diable lui auroit dit? mais que diable, veux-je dire plustost? Quand il en auroit eu un alors, l'esprit de mensonge dit-il jamais un mot de véritable? Comme il estoit dans cette rêverie, il vit

TAYLOR INST.

encore un papier sur la table plié en poulet, ce fut sur ce mal-heureux qu'il deschargea sa mauvaise humeur, et sur qui je vous donne aussi permission de descharger la vôtre.

SONGE AMOUREUX

SONNET EN VERS

Obscurité charmante, ombre vaste et pompeuse,
Image du neant, voluptueuse nuit,
Mère de mon amour que l'amour toujours suit,
Rends-moy l'aimable objet de mon âme amoureuse.

Tandis que loin de toy l'aurore paresseuse,
Fait triompher partout le silence du bruit,
Par le songe ton fils en ce commerce instruit,
Donne moy de Philis la joüissance heureuse.

Ainsi parlait *Daphnis* à la sœur du soleil,
Et Morphée estonné de son feu sans pareil,
Satisfaisoit ses sens d'un sort des plus celebres.

Mais hélas! dans le fort de sa felicité
L'astre du jour parut avecque la clarté.
Et son bien disparut avecque les tenebres.

Quoy que toutes ces pièces fussent galantes et dédiées à la mesme personne, elles avoient esté faites sur de différents sujets et il en avoit plusieurs de songer à des choses moins fabuleuses : c'est ce qui empeschoit qu'il n'y prit toute la satisfaction qu'il y auroit trouvé en tout autre lieu que celuy-là : il rencontroit pourtant matière de consolation où il trouvoit matière de divertissement, et il se flatoit de l'espérance d'en estre quitte à aussi bon marché que Pilette si ses inconnües aimoient les

vers, comme il y avoit grande apparence puisqu'elles en avoient un coffre plein et s'il ne tenoit qu'à rimer pour payer sa rançon et son gîte. Dans cet espoir imaginaire n'entendant point de leurs nouvelles et en achevant la lecture de ce songe, il songea à donner un peu de repos à son corps comme il en avoit donné à son esprit, et en finissant de veiller, il commença à s'endormir tout de son mieux.

Les deux inconnuës cependant qui ne l'avoient quitté que pour le mieux reprendre, ayant mis ordre à leurs affaires et envoyé faire panser le petit laquais, entrerent dans la salle avec les mesmes déguisements dont elles s'estoient déjà servies. Elles furent surprises d'abord n'y voyant plus leur hoste, et ne pouvant s'imaginer ce qu'il estoit devenu, elles s'imaginèrent tout ce qu'il avoit pu devenir; l'une croyoit qu'il s'estoit jetté par la fenêtre, l'autre qu'il s'estoit sauvé par la cheminée, et toutes deux que le diable l'avoit emporté; mais elles mentoient toutes deux comme deux diablesses, car il estoit dans le cabinet qui ronfloit comme trois, et je suis tout estonné comme elles ne l'entendoient pas, mais l'amour est quelquefois sourd aussi bien qu'aveugle. Pourtant comme il n'estoit pas bien caché et qu'elles le cherchoient où il falloit qu'il fut, elles le trouvèrent où il estoit : Pour l'avoir plus belle, elles ne firent pas semblant de rien. et le laissant toujours dormir (autant de pris sur l'ennemy), elles firent servir sur une table une magnifique collation volante, et ayant fait retirer tout le monde pour estre plus en liberté, elles le fu-

rent prendre toutes deux et le traînant ou le portant dans son fauteuil, le plantèrent au beau milieu de la salle où estoit le couvert; sans qu'il se reveillât. Celle des deux inconnües qui n'avoit pas parlé (et qui ne parlera pas encore de quinze pages d'icy, et peut estre de vingt) (si Dieu qui peut tout ne le veut toutefois, en dépit de moy, de puissance absoluë) prit place le plus près de luy qu'elle pût, et celle qui luy en avoit si bien donné à garder, et qui paroissoit la maîtresse, quoy qu'elle ne fut que la servante (car tout ce qui reluit n'est pas or, et il ne faut pas prendre les femmes à la mine non plus que les hommes, si ce que dit le proverbe est véritable) se mit vis à vis de luy.

Estant en si bonne posture, en si bonne compagnie, et auprès d'une si bonne table, il ne manquoit plus là qu'un bon frère de bon appétit et de bonne guette pour faire un bon triolet. Nostre dormeur estoit bien leur fait, il n'y avoit que cette maudite ronflerie qui gâtoit tout, et qui faisoit craindre à la muette (ainsi appelrons-nous la maîtresse du logis jusques à ce qu'elle ait recouvert la parole) qui craignoit qu'il ne fut mauvais coucheur: elle faisoit pourtant toujours signe à l'autre de ne point faire de bruit et luy baisoit si fort et si souvent ses grosses pates endormies que je ne sçais comment elle ne le réveilla point cent fois pour une : elle ne pouvait se saouler de le regarder et de l'étreindre, et quoy que son plaisir fut imparfait, parce qu'il n'estoit pas réciproque, et qu'elle ne caressoit que la moitié d'un homme à demy mort, elle estoit si transportée

d'aise qu'elle n'en sçavoit rien, et l'autre estoit assez sotte pour ne l'en pas advertir ; mais elle eût eu beau dire, tout cela ne faisoit point d'affaire, et il fallut le réveiller inhumainement en dépit qu'elle en eut. Elle s'avisa pourtant de le faire de bonne grace et, pour l'épouvanter plus agréablement, la soubrette qui avoit desjà si bien commencé eut ordre de la muette sa maîtresse de poursuivre et d'achever de mesme. Le meilleur expédient estoit de chanter, aussi s'en servit-elle à point nommé. Elle chantoit assez proprement pour une fille de chambre, et entre mille chansons qu'elle pouvoit aussi bien choisir que celle-cy, elle entonna le mieux qu'elle pût un certain air de Lambert, dont voicy les paroles :

AIR DE COUR NOUVEAU

Reveillez-vous belle endormie,
Reveillez-vous car il est jour :
Reveillez-vous ma douce amie, (*bis.*)
Vous entendrez parler d'amour.

Quelle est la beste qui m'appelle,
Helas ! c'est vostre pauvre amant;
Attendez, je suis à la selle, (*bis.*)
Je viens de prendre un lavement.

Elle chantoit et répondoit comme le prestre Martin et, comme frappé dun coup de foudre, *Phelonte* qui avoit l'oreille juste à la belle harmonie, se réveilla en sursaut au *bis* de la chanson. A force de lui chatoüiller cromatiquement les oreilles, elle luy fit ouvrir pathetiquement les yeux, mais ce fut avec une

si grande surprise que rien plus. La belle chanteuse eut pitié de luy, et prenant la parole pour luy donner loisir de reprendre la sienne : Vrayment, monsieur, vous avez fait un saut perilleux du lit à la table, lui dit-elle avec une raillerie affectée ; vous n'avez que faire de vous plaindre, vous ne passez pas mal votre jeunesse, vous avez bon temps, Dieu mercy, mais je ne scay s'il durera... Jusqu'à la fin, répondit *Phelonte* encor tout étourdy du coup, j'ay cet advantage que celuy cy m'est venu par hazard et que je ne l'ay pas esté chercher ; peut estre que le Diable ne sera pas tousjours à nostre porte, et qu'estant sauté du lit à la table, je pourray bien resauter de la table au lit. Cela vous plaist à dire, repliqua la donzelle, qui vouloit goguenarder, vos mespris vous servent de louanges ; je suis bien marrie d'estre fachée, et si j'estois digne d'être capable, je serois fort à vostre service et à vostre enterrement. C'est vostre honneur, ma belle, reprit nostre pauvre gentilhomme, que ces beaux discours mettoient en belle humeur.

Je vous baise les pieds, les mains sont trop communes...

Il en eut dit davantage et, par le chemin qu'il prenoit, il alloit faire enfoncer la chambrière dans les compliments jusques par dessus les sangles, si la bonne dame qui estoit pres de luy et qui faisoit la bonne beste, ne luy eust presenté une boëste de marmelade si obligeamment, qu'il ne la pût pas civilement refuser, quoy qu'il eust l'esprit embarassé de cent chimères cornuës, de mille fantaisies

extravagantes, et deux fois autant pour le moins d'incommodes impatiences qui sont les compagnes des amoureux. Voyant la table bien garnie et qu'il y trouveroit bien mieux son compte en se montrant complaisant qu'en se rendant ridicule, il payoit de bonne mine leur bonne chere, jouoit adroitement de la prunelle avec sa voisine, qui ne s'estoit masquée que pour en mieux rire, quoy qu'elle n'eust pas pour cela de meilleurs momens que luy, et qu'elle ressentit d'aussi grandes infirmitez amoureuses qu'elle l'estoit beaucoup, et qu'elle se tailloit elle mesme la besogne qu'elle vouloit bien faire, et dont pour de certaines raisons il n'est pas encore à propos de vous en dire les véritables. Avec la soubrette qui jazoit comme une pie borgne (puisque pie borgne y a), il en disoit des plus belles ; il galantisoit à tort et à travers, luy faisoit cent contes à dormir debout et, finalement, il jouait si bien son personnage avec l'une et avec l'autre, qu'il leur faisoit perdre la tramontane à toutes deux ; la fin de tout cela estoit qu'il prenoit cette dernière pour la maîtresse de la maison, comme il l'avoit faite celle de son cœur, et que, croustillant toujours le biscuit et le macaron, il buvoit le petit doigt gaillard à leurs santez, comme s'il eût esté à la nopce, sans songer à rien moins qu'à payer son escot de la façon qu'il le paya : ce que vous scaurez, s'il plaist à Dieu, si vous avez encor un peu de patience et de curiosité, comme je n'en doute point. La muette prenoit un plaisir extraordinaire à le voir manger,

mais elle en prenoit un plus grand à le voir, le devorant des yeux comme il devoroit les confitures des dents ; dont elle lui conduisoit les morceaux de la bouche jusqu'au fond du ventre, non pas qu'elle le vit manger à regret ou qu'elle lui reprochât ce qu'il mangeoit, mais parce qu'elle l'eut veu plus à plaisir faire quelqu'autre chose pour le sien.

Mais avec le temps on fait tout; Rome n'a pas esté bastie en un an, ny Troye prise en un jour.

Les choses estoient dans cette disposition, et à nostre sentiment n'estoient point mal (sauf pourtant meilleur advis). *Phelonte* avoit mangé tout son saoul et ne sçavoit plus que faire ny quelle contenance tenir; la muette estoit assez irrégulière dans la sienne, et tantost courbée, tantost droite, paroissoit tantost sage, tantost folle.

Pour la soubrette (c'est un sobriquet que je luy ay donné il y a déjà quelque temps, et que je luy continueray le reste de la piece, si vous le trouvez bon), elle se tenoit toujours fort et ferme sur la gravité, mangeoit à l'avenant, et ne se taisoit que quand elle avoit la bouche si pleine, qu'elle ne pouvoit plus parler qu'avec les doigts. Le plus sage des trois estoit *Phelonte*, car il sçavoit du latin, et voyant que son françois ne luy servoit presque plus de rien, après avoir fait cent reflexions morales et serieuses avec la pointe de son couteau sur le bord de son assiette, il se ressouvint

D'*Audaces fortuna juvat*, etc.

L'energie de ce vers rappela l'audace de sa

prose, et sçachant par experience qu'il n'y a que les honteux et les timides qui perdent chez l'Amour aussi bien que chez la Fortune,

> Et qu'ils aydent souvent tous deux,
> Dans leurs caprices ordinaires,
> Plustost les braves téméraires,
> Que les poltrons respectueux.

(Voyez comme à quelque chose le malheur est bon, et comme un peu d'aide fait grand bien, car sans ce bien-heureux latin, il n'auroit fait asseurément que de l'eau toute claire), il se resolut donc de jouer de son reste, et de pousser l'affaire à bout à quelque prix que ce fust. Quoy que le temps ne luy ennuyât point, il y avoit plus d'une heure qu'il songeoit à celle qu'on luy avoit promise, et il y en avoit plus de deux en effet qu'elle devoit être passée; de sorte que, voyant que d'une façon ou d'autre il en falloit sortir, il prit la peine d'apostropher ainsi la belle qui l'y mettoit. Mademoiselle, (dit-il donc à la soubrette, et faisant venir cela de fil en éguille), il faut que cette *heure du berger* soit quatre fois plus longue que les autres, ou que vostre montre n'aille pas bien, ou que mon horloge aille mal... Que cela ne vous empesche point de trinquer (luy repliqua la matoise soubrette, prenant sa montre et la luy montrant), ma montre va juste; vous n'avez plus qu'un quart d'heure de mauvais temps à passer; tachez à patienter jusques-là comme vous avez fait jusques-ici, et vous verrez enfin que je ne promets rien que je ne tienne, et que

cette *heure*, qu'on nomme du *berger*, auroit esté mieux appellée l'*heure du prince*, puisqu'elle fait devenir plus aise que des petits roys ceux d'entre les amans et les amis des dames qui sont assez heureux de l'entendre sonner à leurs cadrans. Ayant déjà tant attendu, vous attendrez bien encore un peu ; jusques à présent vous avez fait voir vostre discretion (dont nous nous louons fort), faites nous paroistre desormais vostre constance ; tenez vous cependant sur vos gardes, et ne vous laissez pas prendre sans vert si vous pouvez ; vous aurez affaire à une personne qui ne vous donnera pas de quartier ; si elle vous rompt une fois en visière, et si elle a le moindre avantage sur vous, ayez toûjours bon pied bon œil, et surtout bon courage ; je crois que vous ferez vostre profit de l'advis. Et pour vous en rafraichir la memoire, je vous veux conter une petite histoire (avec vostre permission pourtant), qui vient sur ce sujet assez bien à propos, que vous serez bien aise d'entendre, et que Madame que voila (luy montrant la muette, sa voisine), ne sera pas fâchée que vous sçachiez. Vous ne me sçauriez tant faire de bien que je ne l'endure fort volontiers, répondit *Phelonte* ; je ne seray pas moins attentif à vous entendre que reconnoissant à vous remercier. Il fit alte à ce dernier mot, et le silence estant réciproque de part et d'autre, notre soubrette leur conta d'une manière deux ou trois, voire quatre et cinq fois plus galante que je ne feray peut estre, l'histoire suivante, mais, à mon grand regret, chacun fait en ce monde comme il l'entend, et

lorsqu'on donne tout ce qu'on a, qu'on dit tout ce qu'on scait et qu'on fait tout ce qu'on peut, il n'est point de loy divine et humaine qui oblige à davantage.

HISTOIRE

ALLÉGORIQUE

Il y avoit une fois un jeune gentilhomme de cinquante ans ou environ, qui vous ressembloit par l'humeur comme deux goutes d'eau (sous correction), et dont quand vous me donneriez cent pistolles or comptant, et cela c'est tout dire, je ne vous dirois pas maintenant le nom, qui ayant vécu comme un petit roy avec sa crüelle maîtresse plusieurs années, dans l'esperance de trouver cette grande *Heure du Berger* tant souhaitée et tant désirée des Amans, et n'ayant jamais pu en approcher de cinquante piques, se piquant au jeu plus il y perdoit son argent, au lieu de s'aller pendre à un chevron de son grenier, de se poignarder par la gorge avec son rasoüer en se faisant la barbe, de se brûler tout vif avec les fers de sa moustache, ou de se noyer dans les fleuves de ses larmes, se resolut de vivre pour se mieux faire enra-

ger, de se laisser la vie par penitence, et d'en passer le peu qu'il lui en restoit au service de son inhumaine, en depit de ses depits, et malgré le mauvais gré qu'elle lui en sçavoit. Il estoit du dernier galant pour un homme de son âge, n'avoit rien de bourgeois ni de crochetoral dans sa mine, sa taille, ses gestes, ses discours et ses actions, et entre autres bonnes qualitez qu'il avoit, il estoit fort homme de bien, car il en avoit beaucoup, et tenoit encore cela de bon par dessus tant de bonnes choses, qu'il écoutoit volontiers le conseil de ses amis, et ne le suivoit guères, soit qu'il ne voulut point embler l'avoir d'autruy pour paroistre bon catholique, ou qu'il vouloit bien faire voir qu'il abondoit assez dans son sens pour se montrer meilleur galant. Pourtant l'amour et l'intérest luy firent relâcher un peu de son humeur bouruë ; et comme il est des occasions où l'on quitte la petite opinion qu'on a de soy mesme pour suivre les regles du grand livre du monde qui est l'experience, et se conformer sur l'exemple des autres, pour en donner un bon de sa personne, il eut assez d'empire sur la sienne en cette rencontre pour ne s'y pas assujettir en esclave, et ne differant pas tant au sentiment de ses sens, il donna quelque chose à la raison, et quoy que ce fut un peu sur le tard et qu'il semblât estre au bout de sa prudence, il en fit voir là de beaux restes (et peut estre sans en rien scavoir pourtant, car le bon-homme ne songeoit point à la malice et y alloit à la bonne foi). Il voyoit tout ce qu'il y avoit d'honnestes gens dans le

royaume de la galanterie, et par une confidence ordinaire aux amis et une importunité commune aux amans, il leur racontait toutes ses disgrâces amoureuses de la meilleure grace qu'il pouvoit.

Comme c'est marchandise mêlée que les amis de ce païs-là aussi bien que ceux de celuy-cy, les uns se moquoient sotement de luy en son absence, les autres adroitement en sa présence; de plus effrontez s'en rioient mesme à son nez, les plus charitables le plaignoient purement simplement et les plus sincères le consoloient et conseilloient fraternellement. Il n'avoit pas moins de jugement que d'amour; c'est pourquoy il distinguoit bien ceux qui luy parloient par la bouche d'entre ceux qui lui parloient par le cœur. Il se moqua des uns dont bien luy prit, et creut les autres dont il ne luy prit point mal. Les consolations et les amitiés qu'il en recevoit toutes-fois et quantes qu'il leur communiquoit ses petites affaires, achevèrent de luy pacifier l'esprit que le desespoir qu'il meditoit luy avoit tout bouleversé, et changeant cette haine de luy-mesme en considération de ses amis, il devint le sien plus qu'il ne l'avoit esté de sa vie, et ne songea plus qu'à chercher tous les moyens imaginables de la mieux achever chez l'amour qu'il ne l'avoit commencée. Le mal n'estant plus désespéré non plus que le malade, il fut aisé d'y apporter le remède : sa dame le traitoit véritablement de turc à more ; il n'en approchoit jamais de trop pres que sa barbe et ses cheveux n'en patissent et qu'il ne remportât sur ses mains, sur son

visage, sur son colet et sur ses manchettes, ses dents et ses ongles en effigie : mais neantmoins elle en estoit infatuée (qu'il me soit permis de grâce d'user de ce terme) et ce qu'elle en faisoit n'estoit que pure malice noire, et plus par grimace et pour consacrer quelque chose à l'apparence qu'à la vérité. Celles qui sont de cette humeur sont les plus farouches et les plus facheuses, mais ce ne sont pas les plus invincibles (je vous en parle comme sçavante) elles font voir plus de fierté que d'indignation, et elles ne se servent souvent de cette severité estudiée que pour éprouver la constance de ceux qui les approchent. Ce sont des places défenduës par des gouverneurs fidèles et qui sont obligés de faire quelques efforts pour en empescher l'entrée ? (La nature nous enseignant toujours à nous opposer à tout ce qui nous violente) pour conserver leur réputation plustôt que pour en acquérir, et qui dans une opiniatre résistance, travaillent plus à la gloire de l'ennemy qui les abbattent enfin par sa perseverance, qu'à la leur. S'ils lui font porter des marques de leur vertu, ils ressentent après les coups de leur vengeance ; plus on a eu de peine à triompher, plus on triomphe avec éclat ; les conquestes les plus aisées ne sont pas les plus belles ; l'ennemy qu'on désarme sans défense rend la victoire plus honteuse au vainqueur qu'au vaincu. Cette obstination genereuse ne rebute que les lâches ; les braves veulent acheter l'honneur et non pas le derober ; les grands cœurs ayment les grands courages, et la jouissance d'une chose qui nous

a longtemps esté disputée nous est bien plus agréable que celle qui nous est offerte au premier effort et qu'on a presque plûtost obtenuë que demandée.

S'il faut un siecle pour combatre, il ne faut qu'un moment pour vaincre, et l'on est trop bien récompensé par la victoire, pour se plaindre du temps qu'on emploie à l'obtenir. Ce fut par ces raisons ou par d'autres semblables qu'il se rembarqua de nouveau dans l'amour de sa belle farouche avec de nouvelles espérances et de nouveaux appareils.

Elle n'alloit jamais à la messe qu'il ne luy presentat de l'eau benite et une chaise; jamais au cours qu'il ne luy prestat son carrosse; jamais à la comedie qu'il ne luy retint une loge; jamais à la promenade qu'il ne luy donnat la main et la collation; elle ne se reveilloit jamais sans aubades; elle se couchoit rarement sans serenades; il tenoit un poëte françois et une bouquetière espagnolle à gages, l'un pour luy composer des rimes françoises à sa louange, et pour ses beaux yeux, et l'autre, pour luy faire tous les jours des bouquets de jasmin d'Espagne pour son beau nez.

Il avoit des laquais de toutes sortes de livrées pour luy porter des poulets, des amis de toutes façons pour luy aller faire la reverence de sa part, et des chevaux de tous poils pour aller caracoller devant son balcon : il changeoit aussi souvent d'habits que de chemises; autant de fois de garnitures que de caprices; il se rendoit assidu aux visites, ponc-

tuel au rendez-vous; exact aux promesses et complaisant dans les conversations; il estoit toujours le mieux mis de la cour, le mieux chaussé du bal; le plus galant de la ruelle, et le plus magnifique du quartier : Enfin il faisoit dans toutes les formes toutes les fonctions d'un véritable amoureux trancy, avec une si grande libéralité et franchise dans toutes ses actions qu'il auroit humanisé une ourse et une lionne.

Sa dame, voyant un si grand changement en luy, luy en fit voir aussi un assez considérable en elle; sa générosité la charma toutefois plus que sa galanterie, et luy fit donner à la prudence de son âge ce qu'on accorde ordinairement à la vigueur de la jeunesse.

Ses complaisances en furent les premières preuves, elle luy en donna ensuite de plus grandes par son estime, et enfin par des confidences très particulières et quelques privautez légitimées par la discrétion, elle l'acheva de peindre et luy donna toutes les asseurances d'une inclination veritable et d'une amitié réciproque, les entretiens familiers entrecoupez de soûpir et d'helas, dans des chambres reculées et dans des jardins couverts; les entrées dans sa maison, par des portes de derrière et par des fenêtres basses (où il vous laisse à penser si les échelles de corde joûoient leur jeu) les billets doux poulets galans et lettres passionnées estoient les passe-temps ordinaires qui leur faisoient couler doucement les jours et les nuits.

Mais comme l'amour est insatiable aussi bien

que l'ambition, et que plus on a, plus on veut avoir, il enrageoit de trouver tant de facilité dans son passage, et de ne pouvoir passer outre; s'il deroboit quelques baisers en cachette, ses lèvres seules en estoient satisfaites, mais toutes ses passions ne l'estoient pas; ses yeux grondoient du bon-heur de sa bouche; ses mains vouloient aussi estre de la partie, et s'émancipoient quelquefois sous le linge, mais elles le faisoient toujours demeurer sur son appetit, et ne faisoient que jetter de l'huile sur son feu; pour l'irriter, loin de luy donner seulement de la matière pour l'entretenir. Sa dame ne manquoit pas de bonne volonté, non plus que luy, mais à moins d'aller dans l'amour permis, elle ne pouvoit pas honnestement permettre davantage au sien; à son grand regret toutefois.

Les affaires alloient ce train-là; il n'estoit question comme vous voyez que de rencontrer l'occasion favorable, et d'être en faveur chez la bonne fortune. Il ne luy manquoit plus rien dis-je, qu'à trouver cette fatale *Heure du Berger*, et il ne tenoit pas à luy! Il savoit que son bon-heur dépendoit entièrement du destin, mais il n'ignoroit pas que sa diligence et son exactitude en devoient être les espions, aussi il faisoit du jour la nuit et de la nuit le jour; il ne dormoit non plus qu'un lutin; il estoit toujours à pied ou à cheval, à la ville ou à la campagne, en carrosse ou en charette, en bac ou en batteau; il ne laissoit jamais échapper un petit moment de l'entretenir seule, il avoit toujours l'œil au guet et l'oreille en sentinelle;

elle ne faisoit pas un pas qu'il ne la suivit entre les plus officieux, elle n'alloit point au sermon qu'il n'y fut entre les plus devots ; en visite qu'il ne s'y rencontrât entre les plus civils ; en compagnie, qu'il ne s'y fourrât parmy les plus gallans : alloit-elle à la campagne, il trouvoit mille prétextes pour ne point demeurer à la ville, faisoit-elle quelque pelerinage, il avoit toujours quelques vœux à faire ; enfin il ne s'épargnoit point, il se donnoit bien de l'exercice, et prenoit assez de peine à se donner du plaisir ; il y avoit deux ans entiers qu'il faisoit ce beau petit mestier, avec une assiduité et une servitude, qui auroit lassé un galérien, sans se refroidir ny se rebutter et sans se voir plus avancé, les derniers jours de sa poursuite que les premiers de son engagement. Lorsqu'il sçeut que la curiosité, qui chatoüille plus l'esprit des dames que des monsieurs, s'estoit emparée de celuy de la sienne et l'avoit fait entreprendre un petit voyage *incognito* à la ville de *Somatte* comme il ne laissoit pas échapper la moindre occasion de la servir et qu'il ne la perdoit de veuë en quelque lieu qu'elle put aller, que quand la nécessité naturelle du repos luy fermoit les yeux ; il ne s'endormit pas sur celle-cy.

Il partit des le soir mesme, et fut aux champs aussitôt qu'elle avec un des messagers de Sa Majesté amoureuse ; il avoit desjà semelé plusieurs fois tout le païs d'Amour ; il en avoit veu les villes principales. Il avoit esté à Estime, Affection, Inclination, Tendre, Amitié, Amour et aux autres citez les plus considérables de

tous ses Estats, mais il n'avoit pas encore esté à celle de *Somatte;* c'est pourquoy il entreprit le voyage d'autant plus volontiers, que ne l'ayant jamais fait, il le faisoit sur de bonnes pistes, et qu'il en pressentoit quelque chose de bon.

La ville de Somatte, capitale du royaume du Monde amoureux, et tant renommée non-seulement pour son fondateur qui fut un dieu, mais pour sa fondation qui fut de rien, est haute, et basse, et plus longue que large; les calcographes nous la figurent comme un corps humain estendu par terre; et en effet c'est sa véritable forme : elle renferme dans ses murailles deux petites montagnes les plus fecondes et les plus agreables de toutes celles de la terre; c'est pourquoy les anciens et les modernes y ont fait bâtir un beau temple à la Volupté. Elles s'entretiennent presque toutes deux, il n'y a qu'une petite coline qui les sépare l'une de l'autre, et qui s'estendant après dans une grande plaine vers la partie septentrionnale, découvre le grand chemin du temple de l'Occasion, et celuy de Cupidon jouissant : à l'exemple de celuy de Jupiter Capitolin à Rome. Le palais de cette ville en est encore un des plus beaux ornements, à ce qu'on dit, (car on n'en sçauroit sçavoir de nouvelles que par ouy dire; parce qu'il n'y entre jamais que des choses mortes, mais nécessaires et agréables pourtant. Elle est plus nette par dedans que par dehors; car comme elle est au milieu de deux bois, il y vient quantité de bestes sauvages, quand les habitans sont négligens et pa-

resseux. Les maisons y sont toutes sous terre, et il ne paroist rien au dehors qu'une couverture toute d'une pièce : ce qui peut passer sans hyperbole pour la huictième merveille du monde

Voilà ce qui peut se dire de la ville. Pour ce qui est de ses fortifications, elles sont irrégulières. Elle a quatre grands forts pentagones revestus d'albastre qui la couvrent des quatre costez les plus foibles, à sçavoir, deux vers la ville haute et deux vers la basse ; et comme la nature est ingénieuse dans ses desseins et prudente dans ses ouvrages, ayant bien jugé qu'il y avoit trop de distance entre ces quatre forts, et que les courtines en estant trop éloignées n'en pouvoient pas estre suffisamment defendues ; elle a élevé une demy-lune bien fraizée et palissadée, avec un petit ouvrage à corne vers la partie de la ville qui regarde le le levant ; du costé du Ponant un gros parapet ; et vers l'orient une tenaille avec un bastion à oreillons. Il y a encore un magasin où sont tous les canons, coulevrines, petards, bombes, boulets, poudres, salpestres, et autres semblables denrées militaires ; mais on n'y entre non plus que dans le palais, ou s'il y entre quelqu'un, il en sort en si mauvaise odeur, que personne n'en veut approcher pour en apprendre des nouvelles.

La ville ainsi close et fermée de toutes parts, n'a que trois portes. La première est toujours ouverte, mais il n'y passe que les bestes : les poissons, le gibier, la volaille, les bleds, les vins, les legumes, et autres vivres et vituailles

necessaires à la nourriture de la ville ; et elle est au lieu le plus eminent et le plus passager pour la commodité du commerce. La seconde est au milieu, et c'est le chemin ordinaire et le plus frequenté des honnestes gens, quoy qu'elle ne soit pas tousjours ouverte à tout le monde quand on veut (mais il y faut passer necessairement pour aller au Temple de la Jouissance). La troisième est à la dernière extrémité, et dans l'endroit le plus sale et le plus infecté de la ville.

Elle est presque toujours fermée : il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité et conditions qu'elles soient (hormis aux apoticaires), d'y passer sous quelque prétexte que ce soit, sous peine du fagot. Et, quand quelques brutaux inconsiderez sont assez oséz d'enfreindre les loix de la nature, on leur apprend bien à vivre quand on les prend sur le fait.

Sa dame estant partie la première de la ville du Dernier-Confident, arriva la première à celle de Somatte, où elle croyoit entrer comme dans un village sans dire bon jour ny Dieu te garde. Mais elle fut bien surprise lors qu'estant arrivée à la barrière du Faux-bourg, elle trouva l'Amour qui servoit de suisse, la hallebarde ou si vous voulez l'arc bandé à la main, qui luy dit demeurez là ; elle le reconnut non seulement à son habit, mais encore à sa voix ; de sorte qu'estant demeurée, et l'Amour s'en estant approché de plus près, luy demanda son nom, sa profession, son païs, où elle alloit et d'où elle venoit? Elle répondit à toutes ses de-

mandes le plus véritablement qu'il luy fut possible, faisant instance d'entrer plus par curiosité que par nécessité : mais l'Amour la repoussant toûjours ; ma mie (luy dit-il) c'est folie à vous de prétendre entrer icy, si vous n'avez compagnie ; les filles n'y peuvent point venir seules, et pour une prude comme vous estes, je m'estonne comment vous ne sçavez pas mieux les loix de ce païs cy ; prenez la peine de vous asseoir là en attendant que quelque galland vous vienne relever de sentinelle ; le premier qui paroistra sera celuy qui vous ostera de peine, et qui vous donnera la satisfaction que vous souhaitez depuis si longtemps, et qu'il attend peut-estre aussi devant vous : Comme il disoit cela, son amant paroist et arrive ; elle fut ravie de le voir, et luy ravy de la rencontrer : Mais sa joye ne le détourna point de son devoir ; après l'avoir baisée, il alla faire la reverence à l'Amour qui le receut à bras ouverts, car c'estoit un de ces vieux Raistres ; et après avoir examiné ses lettres de souffrances, de peines, de martires, de langueurs, de désespoirs, les ayant trouvées en bonne forme, et sous-signées selon la coûtume, il leur ouvrit la barrière du Faux-bourg, où ils entrèrent avec luy les plus contents du monde. Ils le passèrent sans rencontrer personne ; et au bout de la grande ruë, et justement devant la grande porte du milieu de la ville, ils aperceurent un petit temple (c'estoit celui de l'Occasion) par dedans lequel il falloit trouver passage pour aller plus outre. L'Occasion en gardoit la porte : mais s'estant appro-

chez tout doucement près d'elle, sans qu'elle s'en apperceut, l'Amour qui est toujours subtil et ingénieux à surprendre son monde, la prenant tout d'un coup par les cheveux, lorsqu'elle s'amusoit à regarder je ne sçay quoy d'un autre costé : les fit entrer tous deux dans le temple, et ne la quitta point qu'ils n'en fussent sortis.

Il estoit de figure triangulaire, et les trois tableaux qui en couvroient les trois faces en guise de tapisseries estoient ce qu'il y avoit dedans de plus remarquable. Le premier representoit une maison où des voleurs entroient par les portes et par les fenestres avec ce mot au-dessous :

L'Occasion fait le larron

Dans le second, on voyoit une ville prise d'assaut par les ennemis, avec ce dicton :

En cette occasion
Elle fait le soldat ainsi que le larron.

Le troisieme figuroit un jeune garçon, qui ayant surpris sa maîtresse dans sa chambre, la baisoit mignardement, tandis que sa mère se coëffoit, avec ces deux vers :

Selon que chacun d'eux la trouve justement
Elle fait le larron, le soldat et l'amant.

Ces trois peintures différentes leur firent faire trois jolies reflections : mais ce qui empescha qu'ils ne purent gallantiser davantage sur ce sujet, fut un grand horloge à trois faces qui

estoit au milieu du temple, monté sur une colonne de trois pièces, dont chacune regardoit un de ses angles; à l'un desquels il y avoit une petite porte ovalle qui s'ouvroit d'elle-mesme quand cette horloge sonnoit : c'estoit un ouvrage d'admirable artifice; deux contre poids en faisoient tourner toutes les rouës. Toutes les heures n'y estoient pas figurées egallement distantes les unes des autres comme aux nostres, mais toutes inégalles : et ce qui fait le nœu de l'histoire; c'est qu'elles estoient marquées par un *Cupidon doré* vestu en *berger* qui estoit à l'un des bouts de l'aiguille, et justement à la place où nos orlogers mettent des fleurs de lys, pour les signaler; ce qui fait qu'on appelle l'*Heure du Berger* celle qu'il montre, quand il est justement dessus.

Par bon-heur pour elle et pour luy, elle sonna lors qu'ils estoient là, tellement extasiez, qu'ils ne sçavoient plus ce qu'ils faisoient; et à mesme temps cette porte ovalle qui fermoit le cabinet de la Jouïssance s'ouvrit et l'Amour qui tenoit l'Occasion par les cheveux, les poussa tous deux dedans; il n'y eut pas moyen de s'en dédire, ils y entrerent donc aussi tost gallamment avec le Plaisir et la Volupté. La prose en demeure là, mais les vers disent :

Que dessus l'autel clos et coy,
Et nôtre amante et nôtre amant,
Se virent je ne sçay comment
Et se firent je ne sçay quoy.

La soubrette finit là son histoire, et soit que la pièce fut faite à la main, ou que cela arriva

par hazard la montre qui estoit sur la table, et qui estoit sonnante, sonna.

Voila *une heure* qu'il y a longtemps que j'attends, et que je vous fais attendre, s'ecria alors *Philamie* en se jettant au col de *Phelonte*, et levant le masque (car la bonne dame que nous avons toujours appellé la muette, estoit ellemesme). Je ne vous sçaurois decrire la surprise de *Phelonte* a ce cry; il ne pouvoit croire ce qu'il voyoit, parce qu'il voyoit ce qu'il ne croyoit pas : mais enfin les véritables caresses de *Philamie* luy firent connoistre que son bonheur n'estoit point fabuleux, et qu'elle estoit la plus amoureuse des femmes, et luy le plus fortuné des hommes. Pour s'en mieux éclaircir, il n'oublioit rien de ce que le bon Dieu luy avoit donné de faculté;

Il faisoit tout ce qu'il sçavoit,
Il la baisoit à la joue, à la bouche,
On peut bien croire ce qu'on voit,
Mais on croit bien mieux ce qu'on touche.

Après les premières et plus chaudes accolades, la parole luy revint avec l'espérance! He quoy ma chère *Philamie* (lui dit-il), l'embrassant amoureusement? Est-ce vous mesme qui m'écoutez? Est-ce moy mesme qui vous parle? Mon cœur, luy repondit Philamie, c'est toy mesme qui m'écoutes et c'est moy mesme qui te parle? Je ne me soucie plus de mourir après t'avoir fait voir que je n'ay vecu que pour toy, comme le bien est d'autant plus cher, et le plaisir d'autant plus doux, qu'ils ont esté

tous deux plus desesperez et moins attendus; si tu m'aimes comme je t'aime, le tien doit estre maintenant extrême comme le mien; je me suis fait asseurement beaucoup de violence, et je t'ai causé beaucoup d'ennuy : mais comme l'amour estoit égal, l'impatience l'estoit aussi, et si tu as esté en quelques inquietudes, ne sçachant avec qui tu estois, et ce que tu devois devenir, je n'en ay pas eu de moindres, de sçavoir que j'estois avec toy, et de n'oser te l'apprendre : Je ne me suis pas fait moins de peine que je t'en ai donnée, et s'il s'est passé quelque chose de cruel et d'inhumain dans ton advanture, ta vertu me doit pardonner un crime que ton amour m'a fait commettre pour ton repos et pour le mien. L'amour excuse tout ce qu'il fait faire et j'excuse tout ce que vous faites, ma chère âme, repliqua *Phelonte*, et vous m'avez joué si adroitement et si favorablement pour moy que je ne puis conclure qu'avantageusement pour vous; mais racontez-moy, je vous prie, les circonstances de mon bon-heur et de vostre adresse, qui vous a pû porter à cet excez de bonne volonté pour moy, et par quel moyen vous estes vous défaict du vieux jaloux (il parloit de son mary *Oronte*). Mon artifice m'a fait esloigner de luy, et ton merite m'a fait approcher de toy (reprit *Philamie*); il y a déja long-temps que tu as gaigné mon amitié, et que j'ay receu des preuves de la tienne, sans qu'il se soit présenté aucune occasion assez favorable pour t'en témoigner à mon gré mon ressentiment et ma reconnoissance,

Mais quoy que l'Amour soit le plus petit des dieux,
C'est luy qui bien souvent fait les plus grands miracles.

Je n'ay pu me contraindre davantage sans me faire tort, et te voir languir sans me faire pitié. Je fis hier porter à *Oronte* une lettre supposée d'un seigneur qui le mandoit en cour en diligence. Le bon homme qui ne voit pas plus loin que son nez partit presque à la mesme heure qu'elle luy fut renduë. Je communiquay mon dessein à *Lise* que voila (c'estoit le nom de la soubrette, la belle chanteuse, et la gallante historienne) et nous prismes ensemble la résolution (l'ayant si belle) de te faire acheter d'un peu de soin et de soucy un bon-heur qui m'en avoit tant coûté. Je te donnay donc *rendez-vous* pour le soir, sçachant bien que tu n'y manquerois pas et t'ayant fait suivre déjà plusieurs fois par un de mes laquais pour voir le chemin que tu prenois ordinairement quand tu venois chez moy, je mis les habits de *Lise* pour estre moins considerée, et elle prit les miens pour estre plus de mise, et passer plus facilement pour estre la maîtresse, et *la Brie* mon petit mal-heureux laquais qui estoit au guet au coin d'une ruë, nous estant venu advertir que tu venois seul, nous nous masquâmes aussi-tost toutes deux et montâmes en mesme temps en carrosse, avec resolution de t'attirer de quelque façon que ce fut. *Lise* mit pied à terre au coin de la ruë où tu la trouvas pour mieux jouer son rôlle ; j'estois trop persuadée de ta complaisance vers les dames pour te croire capable de refuser les faveurs d'une qui te les

jetteroit à la teste : L'affaire estoit trop bien concertée pour manquer et tu t'es laissé tomber dans le paneau aussi gallamment qu'on ait jamais fait. Il n'est pas besoin de t'en dire davantage, tu sçay le reste aussi bien que moy, et je meurs d'envie de n'en plus avoir du tout.

Phelonte lui prit ses belles mains pour reponse, et les luy baisa pour remerciment : Il n'oublia pas pourtant de luy parler des vers qu'il avoit trouvez dans son cabinet; il sçeut que *Pilette* avoit été si amoureux d'elle qu'il en seroit devenu fou s'il n'eust esté poëte, et qu'il luy avoit envoyé tous ses papiers durant son feu pour mieux nourrir sa flâme; ensuite en estant venu à de plus secrettes confidences et à de plus grandes familiaritez, ils laissèrent *Lise* dans la salle qui s'en alla coucher dans son lit; et ils entrèrent tous deux dans le cabinet dont il est question.

Ou nous aurions sçeu ce qu'ils firent,
Si les murailles qui les virent
Du commencement jusqu'au bout,
Faire tant de belles merveilles,
Avoient eu des langues partout
Comme on dit qu'elles ont des yeux et des oreilles

FIN.

EXTRAIT

DU PRIVILEGE DU ROY

Par grace et privilege du Roy, donné à Fontaine-bleau, le 18 novembre 1661, signé par le Roy en son conseil, Le Gros, et scellé du grand sceau de cire jaune.

Il est permis à Antoine Robinot, marchand libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un livre intitulé *l'Heure du Berger, demy-roman comique*, etc., et ce durant le temps de sept années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la première fois. Et defenses sont faites à tous imprimeurs libraires et autres d'imprimer, ou faire imprimer, vendre debiter ny contrefaire ledit livre sans le consentement dudit exposant, à peine aux contrevenans de trois mille livres d'amende, confiscation des exemplaires, et de tous depens dommages et interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit privilege.

Achevé d'imprimer pour la première fois le vingt-quatrième novembre 1661.

Les exemplaires ont esté fournis.

Registré sur le livre de la Communauté des imprimeurs et marchands libraires de cette ville de Paris.

62635327

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA